

**Pauline à Cuenca, Équateur, depuis 2 ans :
« Je me sens moins étrangère ici qu'à Bergerac »**

Autant le dire d'emblée : pour Pauline, l'adaptation à cette autre culture est une acrobatie amusante et enrichissante, pas un sport de combat.

Ayant passé quelque temps en Chine lors de ses études, Pauline avait été rebutée par cette réalité si commune à l'étranger : les Français restent entre eux. Elle, elle voulait se mélanger.

Il est vrai qu'à Cuenca, c'est facile. Non seulement Pauline est arrivée parlant espagnol mais en plus, les Cuencanais se lient facilement et sont curieux de l'étranger qui débarque dans leur ville.

Elle a commencé par se faire des copains au sein de l'équipe à l'école. Lesquels l'ont présentée à leurs copains hors de l'école. Rapidement, elle a trouvé sa place dans un groupe qui publie une revue de philo. Elle pratique donc un niveau de langue soutenu, rencontre d'autres intellectuels comme cette amie qui lui donne des cours de littérature et de civilisation. Et tout le groupe a à cœur de lui expliquer les arcanes de leur culture, d'en décoder pour elle ce qu'elle ne peut comprendre intuitivement. Évidemment, il s'agit là d'un milieu social très favorisé et elle a garde de l'oublier.

Ils parlent philosophie et civilisation mais surtout au bar ! Elle est donc devenue copine avec le patron du bar dont ils sont des habitués. Là encore, c'est un milieu favorisé : la bière artisanale locale coûte 5 dollars. Ce qui est le prix de deux repas dans n'importe quel boui-boui du marché. Quoi qu'il en soit, c'est comme cela qu'elle s'est initiée au parapente que le patron pratique régulièrement. Se rendant compte après coup qu'il s'était décarcassé pour lui trouver une voile adéquate. Elle était un peu gênée quand même, s'est confondue en remerciements. Eux, ils trouvaient ça tout à fait normal.

Évidemment, cette sociabilité si facile est parfois source de surprises. Ainsi cette soirée d'anniversaire organisée à trois. Les deux Français invitaient en précisant « nous serons en petit comité ». Tandis que l'Équatorien, lui, invitait tous ceux qu'il rencontrait. Ils se sont retrouvés à 150 !

Voire d'agacement. Les gens t'adoptent tout de suite, c'est très agréable. Mais ils disent « *amigo* » à tout le monde et au début ça la gênait : « On vient d'être présentés ! t'es pas mon ami !! » Et puis, elle s'y est faite.

Ses amis sont des privilégiés dans une société cuencanaise très divisée selon une logique historique. Il y a les grandes familles, que l'on retrouve à l'école et qui se marient entre elles afin de conserver leurs noms de famille espagnols. Ce sont les *criollos*, descendants des Espagnols, bien blancs. Les deux autres classes, mais il faudrait presque parler de castes, sont les métis et, tout en bas, les indigènes. Cette distinction ne saute pas aux yeux, et on peut vite passer à côté. Elle ressent cette division très forte quand elle voyage en bus avec un ami indigène : blonde aux yeux bleus, on lui demande sa pièce d'identité plus souvent qu'à son tour. Cependant, cela commence à évoluer : le premier soulèvement indigène a eu lieu il y a 36 ans, le dernier en date en septembre 2025. Organisés par le parti Pachakutik qui défend le peuple indigène et ses racines, ils révèlent une identité forte.

Elle reste très sensible à cette structure de la société mais la plupart des gens à Cuenca la vivent de façon plus légère.

Même avec des amis privilégiés, il faut combattre des clichés d'une part et éviter les bourdes de l'autre.

Le cliché absolu ? En Europe tout le monde est riche. Et pour la titiller, ils l'appellent « *gringa* » (terme péjoratif réservé aux États-Uniens - ndlr) Mais ils tombent des nues quand elle leur parle de budget chauffage pour l'hiver.

Un exemple de bourde ? Tellement préoccupé de ne pas se faire arnaquer avec « sa p'tite gueule de blanc et son espagnol approximatif », un ami qui cherchait un logement à louer a sorti : « On est pas très bien payés, 1200 dollars par mois... » Or, c'est deux fois et demie le smic (480 dollars). La majorité des gens qu'elle côtoie gagnent entre 800 et 1500 dollars. Au-delà de 1000, on est définitivement un privilégié.

Patrons de bar, philosophes ou lesbiennes, ses amis ne sont pas seulement des privilégiés, ils sont aussi des marginaux dans une dans une société très catholique et très conservatrice. L'avortement y est illégal sauf en cas de viol ou si la mère est mineure ou en danger. Certes, il y a une association qui aide à faire avorter. Mais encore faut-il que la jeune femme y soit prête. Pauline en connaît plusieurs qui ont eu des enfants à 17 ou 18 ans. La religion rythme aussi la vie sociale et le calendrier : en ce mois de juin, c'est Corpus Christi ; en décembre, ce sera le défilé de l'enfant Jésus. Etc. Le matin, en déposant leurs enfants à l'école française laïque, les parents les embrassent sur le front et y font un signe de croix.





Cependant, la religion catholique côtoie l'éсотérisme traditionnel. Juste après Corpus Christi, l'Inti Raymi a eu lieu. C'est une célébration andine au dieu-soleil qui se déroule au solstice de juin. Il y a aussi ces petites mamies au marché qui font des *limpiezas* en frappant leur patient avec des herbes. Bref, beaucoup de cultures qui cohabitent et des mentalités qui changent énormément d'un endroit à l'autre. En Equateur, il y a plusieurs pays en un.

Au niveau professionnel, c'est parfois plus complexe, plus problématique. Il faut, comme partout, s'adapter à la culture du pays tout en préservant les valeurs et les méthodes de l'enseignement que l'on représente.

Le français, c'est chic !

Cuenca est une ancienne ville coloniale où se trouve encore la route française. Autant dire que l'impact de la France, sur l'Équateur en général et sur Cuenca en particulier, est fort. Les Cuencanais se considèrent comme une élite et le français incarne le bon goût. En outre, les grandes familles *criollos* attachent énormément d'importance au paraître. Ainsi, mettre son enfant à l'école française c'est tout à la fois affirmer un certain niveau de culture et afficher son statut social.

À l'école, il y a donc des *criollos* et des métis mais très peu d'indigènes.



La relation avec les parents y est le point le plus étrange.

Les parents sont des clients, comme partout dans le réseau, mais avec l'obsession du paraître. Tout doit avoir l'air lisse, harmonieux, idéal. Ce qui est le terreau parfait de l'hypocrisie. Puisqu'ils ne diront jamais les choses en face, l'enseignant peut avoir l'impression que les parents l'aiment beaucoup quand ce n'est pas du tout le cas.

Ainsi Pauline a mis du temps à se rendre compte que certains parents la désapprouvaient parce que, jamais au grand jamais, ils ne lui ont envoyé un courriel ou demandé un entretien à la fin d'un cours ! Pourtant Pauline n'a pas l'impression d'être un monstre. Simplement, il lui arrive d'élever la voix pour obtenir d'un élève agité qu'il se calme. Malheur à elle ! c'est comme si elle l'avait frappé. Un professeur à qui l'on dit « Je vous ai entendu crier sur mon enfant » doit comprendre que c'est une menace, pas une demande d'explication.

Le paradoxe frise l'aberration quand on sait que plusieurs enfants sont frappés à la maison. Ce sont même les plus brutaux qui s'indignent et montent au créneau. Il est tellement plus facile, n'est-ce pas, d'incriminer le prof plutôt que de nettoyer devant sa porte ! Qu'est-ce qui traumatise le bambin : le fait que la maîtresse française ne l'appelle pas « *mi amor, mi corazón* » comme les collègues équatorien ? ou le fait que ses parents se déchirent en un divorce douloureux ?

Cette obsession du paraître chez des parents-clients a un autre effet pervers : 11 élèves sur 21 dans la classe de Pauline ont besoin d'un parcours adapté. Mais seuls quatre en ont fait la demande ou accepté la démarche. Les parents rejettent les tests et, encore plus, le maintien dans le niveau par crainte du qu'en dira-t-on. Elle adapte donc sans cadre officiel et c'est ce qu'on attend d'elle. Si on sait que, en outre, les parents rechignent souvent à payer l'AESH, on comprend que la bataille de l'inclusion est loin d'être gagnée.

Élément de décalage supplémentaire : le fait que les parents ne parlent pas français. Entendent-ils leur enfant dire « bonjour merci au revoir » ? ils pensent qu'il est bon. Et si on mentionne des difficultés, ils ne comprennent pas : « il se comporte bien ? oui ? alors où est le problème ! » Les attentes ne sont pas les mêmes et les enseignants français sont perçus comme trop exigeants.

Si l'on ne sait pas tout cela, les bévues s'accumulent et l'adaptation est ralentie.

En revanche, autre paradoxe mais bien agréable celui-là, ces parents-clients ne considèrent pas le professeur comme un employé. Au contraire. Autant elle avait cette sensation en France où elle entendait, formulé de manière plus ou moins explicite « On te paie avec nos impôts », autant elle a retrouvé ici de la considération pour l'enseignant. Réunion parents- profs ? Tous les parents sont là. C'est ton anniversaire ? Ils t'offrent des fleurs. Invité dans leur hacienda, tu veux mettre la main à la pâte ? « Asseyez-vous ! ne faites rien ! »

Pauline, professionnelle, s'adapte à l'école. En dehors de l'école, elle n'est pas loin de se sentir comme un poisson dans l'eau.

